

Cynthia Lésignac La voie directe

Je me suis intéressée au travail sur la lecture car on m'a dit à 20 ans, alors que j'étais à la fac, que je suis dyslexique. Les nombreuses difficultés que j'ai rencontrées dans ma scolarité m'ont de fait amenée à essayer de comprendre quel était mon problème.

Aujourd'hui, je m'intéresse à la lecture parce que j'ai été enseignante en histoire-géographie en collège, et en français au lycée professionnel. Je me suis aperçue que la lecture était problématique pour beaucoup d'élèves. En lycée professionnel, nombre d'entre eux arrivaient en Seconde sans savoir lire. Il s'agissait souvent d'élèves en échec scolaire, qui n'avaient pas choisi d'être là. On leur avait demandé d'être là, et ils se retrouvaient en commerce, en cuisine ou en service, sans l'avoir choisi. Les trois quarts d'entre eux étaient passés par la case orthophonie pour des troubles dys.

On m'a dite dyslexique, pourtant pour moi la lecture n'a jamais été un problème. Je ne me souviens plus quand j'ai appris à lire. D'aussi loin que je me rappelle, j'ai toujours lu, et tout lu. Je me suis donc intéressée à la dyslexie, et je n'ai pas trouvé de définition : il y en a autant que de professionnels de la dyslexie ! Généralement, on nous dit que c'est un trouble de l'apprentissage de la lecture : la personne n'arrive pas à apprendre à lire. Mais je n'ai pas eu de problème pour apprendre à lire ... je ne me souviens pas même d'avoir appris à lire ! Par contre, j'ai eu des problèmes pour apprendre à écrire.

Je me suis donc intéressée à l'hyperlexie. La définition la plus connue la définit par « des capacités de lecture avancées par rapport à la compréhension, des capacités de lecture acquises très tôt en l'absence d'enseignement explicite, et une forte orientation vers le matériel écrit. Elle est associée aux troubles du spectre autistique dans la majorité des cas ». Après m'avoir déclarée hypersensible, dyslexique et hyperlexique, voilà qu'on me faisait autiste !!

Peu à peu, j'ai mis ces définitions de côté, pour redéfinir finalement, au cas par cas, la problématique des élèves. Aujourd'hui, j'ai un cabinet où j'exerce en tant que sophrologue et *coach* scolaire. Je reçois beaucoup d'enfants, qui viennent frapper à ma porte avec leurs parents, très désemparés, en raison de leurs difficultés à l'école. Tous sont déclarés dys.

Ces dernières années, je me suis beaucoup intéressée au travail de Ronald Davis. C'est un dyslexique, ancien autiste ; selon lui la dyslexie ne résulte pas d'une atteinte cérébrale ou nerveuse . Ce n'est pas un trouble, ni une maladie ; encore moins un handicap. « C'est une résultante de la pensée et une manière particulière de réagir à un sentiment de confusion ». Votre manière de penser, et d'appréhender le monde, vous met en état de confusion. Il parle de « don de la dyslexie », parce qu'il dit que les dyslexiques ont énormément de potentiel et de capacités.

Pendant longtemps, j'ai cru que tout le monde pensait de la même manière et je me disais que je n'étais pas normale. Je ne peux pas dire quand j'ai appris à lire. Mais je me rappelle bien quand on m'a enseigné la lecture : c'était en grande section de maternelle. J'avais une maîtresse formidable. Elle nous lisait *Nils Holgersson au pays des oies sauvages*. C'était pour moi un voyage de chaque instant. J'étais une enfant qui ne parlait pas. Jusqu'à 4-5 ans, j'étais quasi mutique et je ne parlais qu'à deux personnes : ma mère et ma sœur. Mais j'allais à l'école, où je m'ennuyais énormément. Je n'aimais pas le groupe. Mais je me rappelle ces séances de lecture que nous faisait la maîtresse. Elle mettait ensuite des phrases de *Nils Holgersson* au tableau ; il fallait lire ces phrases et faire un découpage de mots. Je regardais ce tableau mais je ne voyais pas des mots. Je ne voyais pas non plus des phrases, je *lisais* ces phrases : je voyais Nils Holgersson et ses oies sauvages. Je voyais Nils dans la cour de la ferme, je voyais les oies s'envoler. Je voyais la chef oie. Et j'avais ces images qui défilaient. Je lisais déjà des livres à la maison, sans savoir que je n'étais pas censée les lire. Je ne pense pas que mes parents s'apercevaient que je lisais.

En CP, ce fut la pleine méthode globale. Ça m'a bien plu ! On ne m'a rien demandé de décomposer. Je lisais ça par images. S'est toujours déroulé devant mes yeux un film. C'est comme aller dans un pays étranger dont vous ne parlez pas la langue mais vous comprenez ce que vous dit la personne qui vous parle. C'est le message qui est compris et qui ne doit pas passer par un décodage. C'est difficile d'expliquer ce qui se passait réellement dans mon cerveau à ce moment-là. Aujourd'hui, j'arrive à pratiquer les deux modes de lecture ... car j'ai été bien rééduquée !

Autre anecdote du CP : je me rappelle qu'une fois mon maître m'a demandé de venir devant le tableau pour lire à voix haute, car bien sûr il fallait lire à voix haute ! Je me souviens d'être devant le tableau, avec la classe derrière moi, je sens l'odeur de la classe derrière moi et je sais que je lis très bien le texte – je lisais très bien à voix haute. Je me rappelle très bien que je lisais une histoire de fourmi parce que je vois, aujourd'hui, une fourmi sur mon écran mental. Et si je me rappelle quel texte je lis, ce n'est pas parce que je vois le mot ou les lettres du mot *fourmi*, c'est parce que je vois une grosse fourmi noire.

Problème quand il a fallu écrire. Comment écrire des films ? Si on m'avait demandé de dessiner, ç'aurait été bien... Mais là, on me demandait d'écrire des sons ! J'ai un souvenir cruel des dictées. J'avais toutes les semaines un zéro. Zéro, ça veut dire : nul. Ça veut dire que tu es nulle. Jamais tu ne pourras écrire. Ils te le disent bien. Je me souviens d'une récréation passée sur le mot *vaisselle*. Je suis sur mon cahier toute seule dans la classe, les larmes coulent sur le cahier et j'ai beau prononcer le mot *vaisselle*, cela ne fonctionne pas, au lieu de voir le mot *vaisselle* je vois la mousse, les assiettes qu'on a à la maison, ma mère qui fait la vaisselle – ce qui me donne encore plus envie de pleurer parce que ma mère me manquait énormément quand j'étais à l'école. J'étais bloquée. Qu'est-ce que ça veut dire le son [v] ? C'est de l'air, c'est un son, mais au niveau de l'image, ce n'est rien. Alors, comment on fait ? On doit aller à l'école, et plus on grandit, plus on nous demande d'écrire sans recopier. Les séances de copie étaient très longues pour moi, il fallait que je recopie lettre à lettre. Les enseignants ne comprenaient pas, il manquait toujours des lettres ! Ça les énervait, et je le comprends : car à part cette orthographe, je n'avais pas de problème. Je savais par cœur mes leçons de sciences ! J'avais plein d'images ! Certains mots m'étaient difficiles à retenir, mais une fois que j'avais une image comme support, il n'y avait pas de souci.

Encore aujourd'hui, si on me dit *ornithorynque*, je ne sais pas comment ça s'écrit. Je vois l'Australie. Mais je ne sais pas l'épeler. Il y a quelques années j'en aurais eu honte : c'est une honte absolue de ne pas savoir écrire sa propre langue ! Aujourd'hui, je n'ai pas honte. C'est ma façon de fonctionner et je sais que l'ornithorynque est en Australie, et je sais exactement quel animal c'est. Par contre, je ne sais pas l'écrire et ce n'est pas grave : je vais prendre un dictionnaire.

Apprendre à écrire pour moi, ça a été un long parcours du combattant. On parle de pensée verbale. On parle de pensée par images. Mais dans mon cabinet, pas un enfant ne réfléchit de la même manière. Il n'y a pas de méthode à appliquer, pas de protocole. Chaque enfant va réfléchir à sa manière dans différents domaines. Personnellement, je pense plutôt par images, par déductions et par liens. Une arborescence se fait dans ma tête, et une image en amène une autre. Je ne vais pas décomposer, décortiquer ni analyser ce que je lis : pour moi la lecture c'est étranger à l'analyse... Et je suis devenue professeur de français quand même !

Donc, savoir lire ne veut pas dire savoir écrire.

Cahin-caha, la primaire s'est passée, avec toujours zéro en dictée. En 6^{ème}, ma première note de la semaine c'était zéro. Cette année de 6^{ème} a été terrible !... Sur mes bulletins, dans toutes les matières l'appréciation était la même : « Bon travail, élève sérieuse ; mais quelle orthographe ! » ... Et puis on s'y fait. Personne ne proposait de méthode ni d'explication pour m'aider, mais je faisais avec... Petit à petit l'orthographe s'est améliorée car j'ai appris à écouter les mots, et à les écrire. J'ai travaillé comme une folle. La grammaire et les accords, j'ai réussi à les travailler parce que quand on fonctionne par images, la grammaire est une histoire, une représentation mentale. Le verbe, c'est le chef. *Être* et *avoir* sont des hommes, *manger* est une femme. Le COD, c'est le copain du verbe. Les accords sont venus logiquement s'imbriquer dans cette histoire.

Les chiffres aussi sont des personnages, pour moi. Le 1 est une femme. Le 2 est le mari du 1 ; le 3 est la fille du 1 et du 2. Le 6 est le grand frère du 3, mais ça n'est pas pour autant l'enfant du 1 et du 2. Le 4 est la sœur du 3. Le 8 est l'amoureux du 4. Comme ça jusqu'à 10, où 10 est le grand chef suprême - très ami avec le 1. Après, tout est une histoire d'imbrication en addition, en multiplication, en division. Le plus difficile était la soustraction. Car c'étaient toujours des histoires qui finissaient mal, et j'avais du mal parce que c'était toujours très triste. Et les mathématiques ont été compliquées pour moi quand se sont rajoutés tous les chiffres en-dessous de zéro : c'était Dallas, tout à coup ! Ils avaient tous leur double maléfique.

Au lycée, -2 en orthographe sur toutes les copies, forcément. Et à la fac, c'était parfois jusqu'à -5. Je me suis dit qu'il fallait que je comprenne pourquoi je n'arrivais pas à écrire. À 18-19 ans, tous les soirs je faisais des exercices de Bled, et j'y arrivais ! Je connaissais les règles d'orthographe. Mais quand j'écrivais dans une copie, ça ne marchait plus. On me disait : « Tu n'as qu'à te relire »... comme si moi, avec ma honte de l'orthographe, je pouvais livrer un écrit sans le relire au moins dix fois ! Ma mère disait : « Je ne comprends pas, pourtant elle lit ! ». Mais l'écriture n'a rien à voir avec ma lecture... J'ai commencé à progresser à vingt ans, quand j'ai voulu être orthophoniste. On m'a dit : « Ça n'est pas possible ; mais allez voir un orthophoniste ! » Bilan : « Vous êtes dyslexique ». Aujourd'hui, on me dirait plutôt dysorthographique. Ce qui ne résout rien.

Un jour, dans ma vie professionnelle, je rencontre Anne-Marie Guaignard. Je me suis intéressée à sa méthode de « *coaching* orthographique », et j'ai compris qu'il ne me sert à rien de me relire, puisque je vois des images de ce que j'ai cru avoir écrit. Donc, depuis je me relis toujours à l'envers. Cela me permet de corriger beaucoup de fautes, car je revois les mots écrits, et non pas les images.

Autre rencontre : la sophrologie. Je suis sophrologue. La sophrologie qui m'a aidée à prendre conscience de la manière dont je lisais réellement. La sophrologie est une méthode de relaxation dynamique, qui permet d'accéder à un état de conscience modifiée. Lire dans cet état de conscience modifiée, m'a permis de prendre conscience de ma façon de lire par images, et non pas par mots ni par sonorités. Je n'entends pas ce que je lis dans ma tête, il n'y a pas une petite voix qui parle. Je ne déchiffre pas des mots. Quand je lis une page, je n'ai pas vu la page. Je n'ai vu que des images. J'ai parfois entendu des personnages qui parlaient. Ils ne disent pas forcément ce qui est écrit dans le livre ! Souvent les phrases ne sont pas forcément fidèles au texte. Mais finalement le sens y est, puisque en explication de texte j'étais très bonne. Je perçois le sens, les intentions de l'auteur, les sentiments et sensations du narrateur, il y a des images et il y a toujours des paysages, mais je n'entends pas les sons.

Pour mes trois enfants ... ça n'a pas été forcément évident. J'ai une grande fille qui a toujours été brillantissime à l'école. Quand elle est arrivée au CP, elle savait déjà lire. Et en fait, elle a appris à lire toute seule. Je pense qu'elle avait ce potentiel de voir des images et lire sans décoder mais à l'école, on lui a dit de déchiffrer. Cela a été un calvaire pour elle, mais finalement elle a appris à écrire : le CP lui a servi à ça. La méthode syllabique lui a permis d'apprendre à écrire, mais ça ne l'a pas empêchée de lire. Aujourd'hui, à 20 ans, elle lit à une vitesse vertigineuse. Elle a toujours dévoré. Elle lit trop. Constamment en train de lire, en mangeant, sous la douche... Je lui ai demandé comment ça se passe pour elle, la lecture. Elle m'a dit qu'elle se sert de la façon de lire apprise au CP pour les lectures scolaires. Dans une lecture plaisir, elle ne déchiffre rien et ne voit que des images. Dans une lecture universitaire, elle met beaucoup plus de temps et elle déchiffre. Elle n'a aucun problème d'orthographe.

La question s'est posée avec mes fils jumeaux monozygotes. Toutes leurs différences sont épigénétiques. Ils ont rencontré des difficultés à la lecture. En grande section, le déchiffrage de lettres les amusait car pour eux chaque lettre faisait une musique. Mais au CP, la maîtresse leur disait : « Tu ne me dis pas que c'est un F. C'est un feu ! » Et ça marche pour plein de lettres : le M, c'est une vache. L, c'est le chat. Pour eux certains mots existaient par rapport à une lettre. Certaines lettres, comme A ou I ou R, n'existaient pas. Un marasme... Arrivés en CE2, ils ne savaient ni lire,

ni écrire. Ils avaient dix mille projets à la minute, mais ne voulaient jamais ouvrir un livre. Zacharie, rejeté par ses enseignants, était mis à l'écart. Il s'était mis dans sa bulle. Mais son frère jumeau était le premier de la classe. Il disait que c'est facile, parce que c'est toujours la même chose : sans lire la consigne, il repérait ce qu'il fallait faire à la forme de l'exercice. Il avait mis en place des stratégies. La maîtresse ne me croyait pas quand je disais que, tout comme son frère, il ne savait pas lire. Contrairement à moi, mes deux garçons ne s'intéressaient pas à l'écrit. Ils sont attirés vers le papier et le crayon, mais uniquement pour le dessin.

Ils ont été déscolarisés. Au bout de 6 mois à la maison, ils savaient lire. Comment ? Il y avait certainement des restes de syllabique, mais aujourd'hui quand ils lisent, ils ne déchiffrent pas et je vois bien que le sens y est mais que tous les mots ne sont pas là. Certains mots en remplacent d'autres. Ils ont une lecture d'images, sensorielle. Dans ce type de lecture, on ressent beaucoup les choses : c'est la sophrologie qui m'a permis de m'en rendre compte. Quand je lis un texte, j'ai toutes les sensations, les odeurs, je peux transpirer, avoir froid... eux aussi vont rougir, avoir mal au ventre, être joyeux, pleurer très facilement. On est immergé comme dans un film. Quand je lis, je ne suis pas spectatrice, je fais partie du décor. C'est mieux que du 3D ! Aujourd'hui, ces enfants lisent ce dont ils ont besoin.

Je ne peux pas m'empêcher de faire un lien entre la lecture et le lexique. Enfant, je ne parlais pas, ou très peu. Très émotive, il m'était difficile de sortir les mots. Ma fille, elle, a parlé très tôt. Quant aux garçons, leur langue première n'est pas le français mais le jumeau. Jusqu'à l'âge de 4 ans, ils parlaient par bruits, ce qui rejoint totalement leur façon d'avoir « compris » le syllabique, quand pour eux une lettre faisait un bruit. Quand il voyait une voiture, Zacharie disait : « Whaaa ! », et ça voulait dire « voiture ». Quand il voyait un tracteur, il imitait le bruit toussotant du moteur. Avec son frère, ils ont mis au point toute une série de sons qui correspondaient à des images. Il y avait même une conjugaison. « Gacon ! » signifiait : « Je suis en train de tomber » ; « Guéguégacon ! » signifiait : « Je suis tombé ». Ils avaient mis en place un système, ce qui a fait que plus tard, ils ont appliqué ce système à l'alphabet, et cela a peut-être, aussi, entravé la compréhension syllabique.

Donc, je pense que notre façon d'appréhender le lexique, quand on est petit, a une influence sur la lecture. J'étais une enfant qui ne parlait pas, mais qui écoutait beaucoup. Je me faisais une représentation de tout le monde qu'il y avait autour de moi et je n'interagissais pas. Je recevais tout ce qui se passait autour de moi comme une somme d'images, un film dans lequel je n'étais pas actrice. Et donc dans ma lecture également, je reçois mais je ne suis pas actrice : ce n'est pas moi qui vais aller décoder, c'est le texte qui vient à moi et qui me raconte. Je pense que notre façon d'aborder le langage a une influence sur notre façon de lire.

Je reprends la question de tout à l'heure : pourquoi ne lisent-ils pas ? À mon sens, les jeunes lisent beaucoup. Nous n'avons jamais autant été dans une culture de l'écrit. Qu'est-ce qu'ils lisent, et qu'est-ce qu'ils écrivent ! On échange beaucoup plus rarement sans support écrit. Ils lisent, ils écrivent, et l'orthographe évolue.

Et puis, que la langue française est difficile ! Aujourd'hui, je suis également enseignante en français langue étrangère, avec des personnes qui veulent apprendre le français. Je ne leur apprend pas à lire, elles apprennent à lire et je les accompagne dans leur apprentissage, et que c'est difficile ! Car je ne veux pas entrer dans la méthode syllabique, parce que pour moi ce n'est pas ça la lecture. Ces personnes ne savent ni lire ni écrire leur langue et apprennent à lire et à écrire dans une langue nouvelle. Avec eux, le b-a-ba ne peut pas fonctionner. On passe par de l'image. Et c'est là que je me dis : quelle chance j'ai eue, que toute petite ça se soit déclenché tout seul... et qu'on ne m'ait pas brisée, comme on a pu briser mes fils, par ce syllabique ! Quelle chance d'être tombée en pleine mode de la méthode globale ! Sans cela, peut-être qu'aujourd'hui, je serais une dyslexique dans le vrai sens du terme, c'est-à-dire que je n'arriverais pas à lire.

Comment faire lire les enfants ? En les laissant jouer. Et petit à petit, la lecture fera partie de leurs jeux. Sauf si on fait de la lecture quelque chose qui n'est pas un jeu.

Aujourd'hui, j'ai les deux modes de lecture... puisque je me suis rééduquée. Mais lorsque je lis sur le deuxième mode, je ne comprends rien. On ne peut pas hacher une compréhension ! Pour moi, c'est incompréhensible de lire de cette façon. C'est pourquoi à l'école, j'ai toujours eu beaucoup de mal avec les langues étrangères, parce que je ne savais pas les lire.

Mes fils ont mis des lunettes, fait de l'orthoptie, sont allés chez l'orthophoniste et chez la neuropsychologue, voire la psychomotricienne. C'était un calvaire, mais il faut que l'enseignant ait un diagnostic pour se dire : « C'est normal que je n'y arrive pas, car je ne suis pas formé pour ça ». Pourtant, la bienveillance serait la solution à beaucoup de troubles. Comment ça se passe pour toi, dans ta tête ? Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? En posant ces questions, on peut facilement identifier ce qui bloque l'enfant dans la compréhension d'une consigne par exemple, et la reformuler. Parfois, on a tendance à uniformiser. À mon sens, il faut laisser aller l'enfant aller là où il a envie d'aller, de la façon dont il a envie d'y aller, parce que c'est lui qui sait mieux qui il est : « Toi, tu comprends quoi ? »

Je vais terminer en vous parlant de Mohamed. Il y a quelques semaines, en CM1, sa maman me dit : « Je cherche quelqu'un parce qu'ils veulent le mettre en Segpa. ». Je demande à Mohamed : « Tu n'y arrives pas à l'école ? », et il me répond : « Je ne comprends rien ». Je regarde ses cahiers et je constate qu'en effet la maîtresse a tout adapté pour lui : il n'écrit pas. On lit et on écrit tout à sa place. Or, en faisant quelques exercices avec lui, je me rends compte qu'il sait très bien écrire sans fautes. Il lit. Mais : « La maîtresse a dit que j'étais nul et qu'elle en peut plus ». Je lui explique que moi, je ne pense pas qu'il soit nul. Je pense au contraire qu'il sait très bien écrire, qu'il lit très bien, et qu'il a des capacités exceptionnelles en calcul mental, mais qu'il n'a pas envie. L'école ne l'intéresse pas, et il y vit des choses qui ne sont pas super parce qu'avec les autres, ça n'est pas facile. Aujourd'hui, ses notes sont passées de 10 à 15. On va enlever le travail adapté. Du coup, il ne veut plus continuer. Le travail scolaire, ça l'embête. En étant nul, il n'a rien à faire !... Mais on lui renvoie une image de nul. Et à force, il allait vraiment finir par ne plus savoir ni lire, ni écrire, ni compter.

Les enfants, à l'école, font bien ce qu'on leur demande. Si on attend d'eux le meilleur, ils feront le meilleur. En leur laissant le temps et l'occasion de le faire comme ils ont décidé de le faire, avec qui ils sont vraiment.